10e VOLUME DE LA COLLECTION

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1885

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

1er volume contenant 40 Gravures et Vignettes

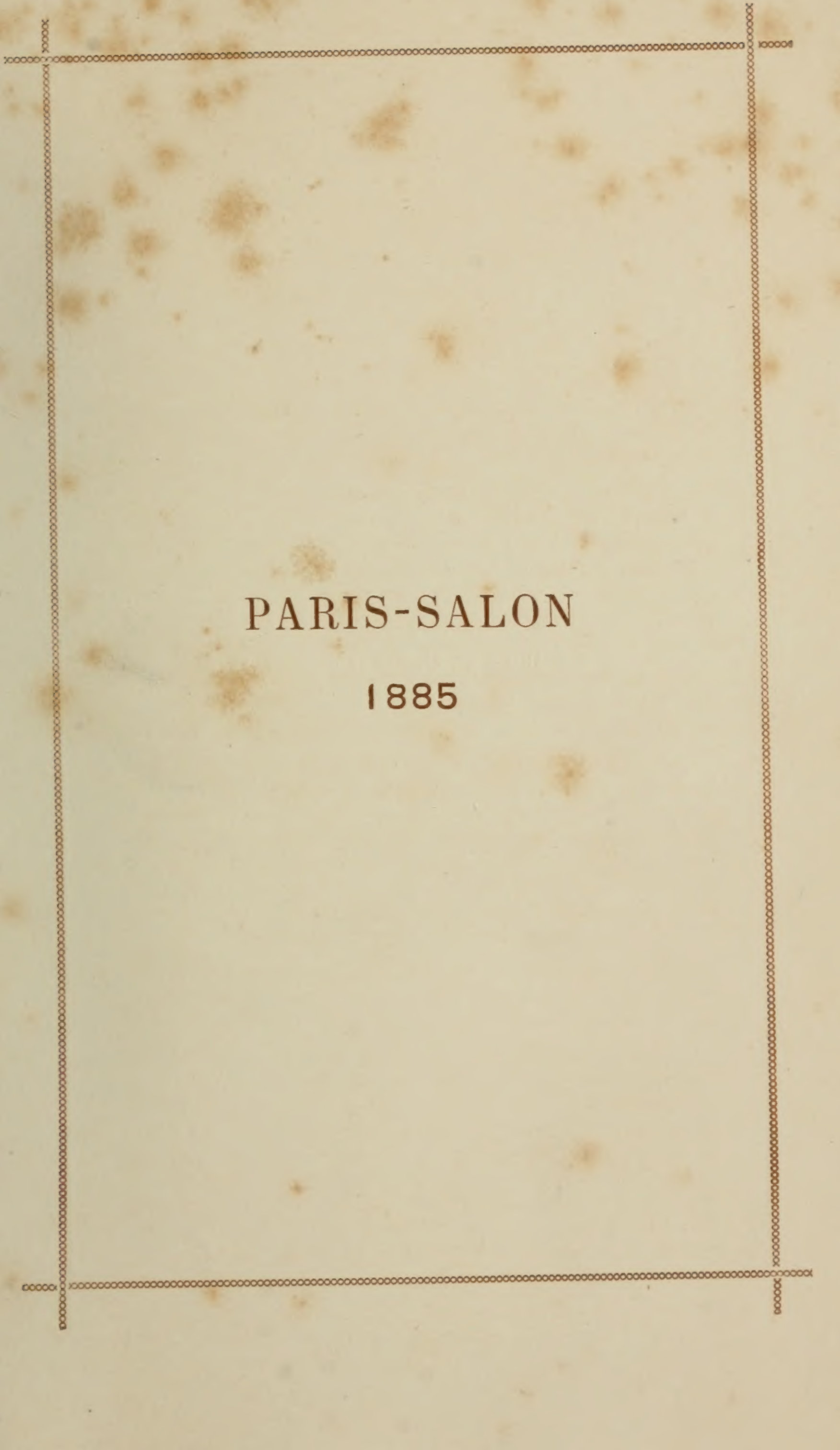


PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

71, Rue Lacondamine, 71

1885



PARIS-SALON

1885

E. BERNARD & Ce, 71, Rue Lacondamine, Paris.

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1885

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

1er volume contenant 40 Gravures et Vignettes



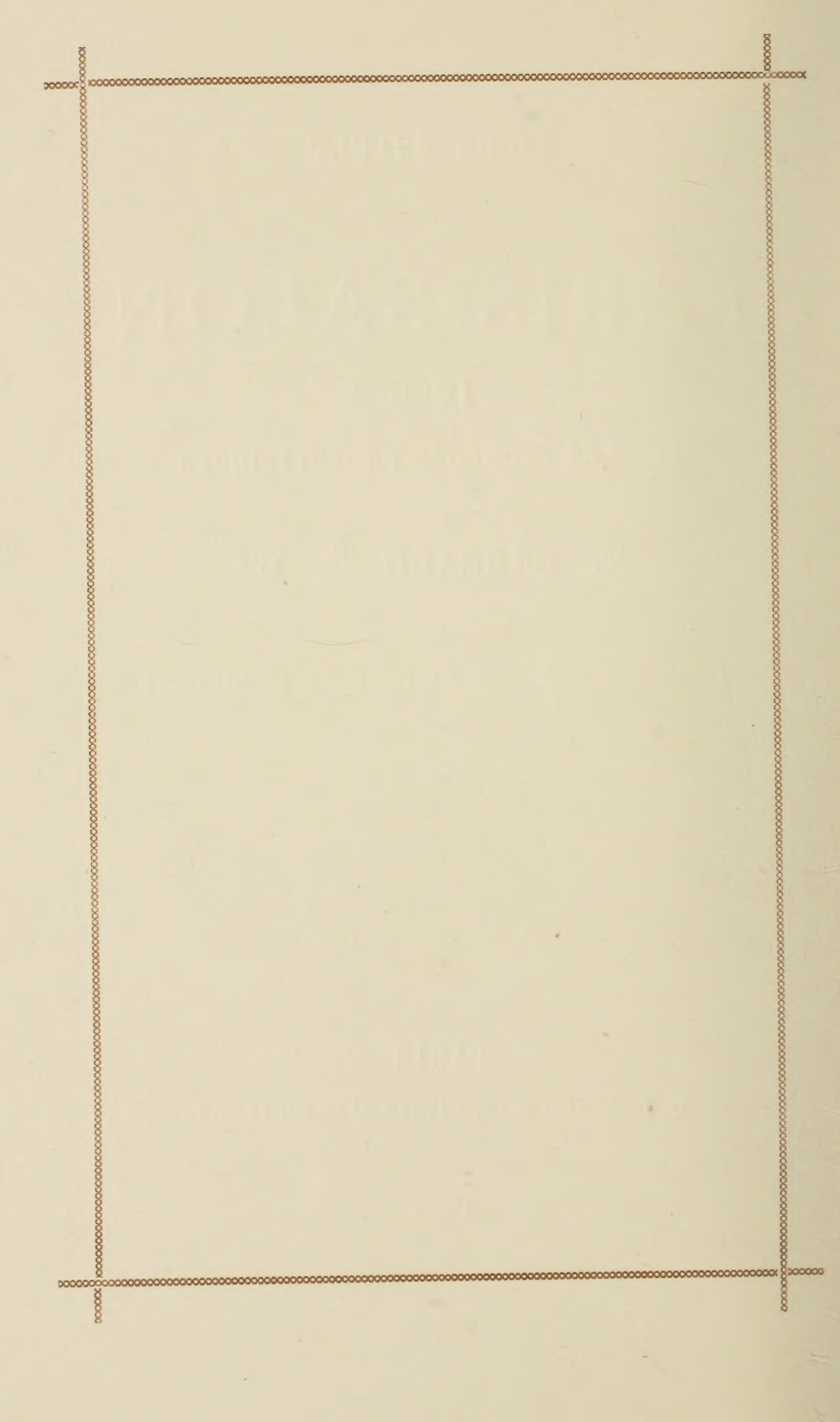
PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

71, Rue Lacondamine, 71

—

1885





TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS D'AUTEUR

PRÉFACE.







TABLE

DES MATIÈRES



PRÉFACE

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs le IXe volume du PARIS-SALON.

Le Xe doit paraître dans quelques jours.

Il ne nous appartient point de faire l'éloge d'une publication entreprise avec une certaine audace, à laquelle nous avons été heureux d'attacher notre nom et qui absorbe, pendant plusieurs mois, toute notre activité.

La continuité même, avec laquelle on la voit se poursuivre d'année en année, et la faveur croissante dont le public l'entoure suffisent à établir qu'elle répondait à un besoin véritable, et qu'elle a comblé une lacune fâcheuse dans la série des œuvres de critique

dont le SALON *est, chaque année, l'occasion ou le prétexte.*

C'est que le PARIS-SALON *est une œuvre à part, et qui ne saurait vraiment se confondre avec aucune autre.*

Les critiques d'Art, qui ont toujours été fort nombreux en France, et qui ont parfois affirmé leur compétence — depuis Diderot jusqu'à Paul de Saint-Victor avec autant d'autorité que d'éclat, publiaient autrefois, à propos du SALON, *des séries d'articles qui avaient l'importance d'un livre, et qui, se prolongeant pendant toute la durée de l'Exposition, devenaient ainsi le guide au jour le jour de ses visiteurs. Nous avons connu, il y a quelques années, de fort honnêtes gens qui attendaient, avant de parcourir telle ou telle salle, que Théophile Gautier, Paul Mantz ou Delécluze, celui que nous appelons le Vénérable, — eussent fait paraître les articles qu'ils devaient leur consacrer.*

Mais comme les médecins du bon Sganarel, le

jour où ils eurent résolu de mettre à droite le cœur qui était resté trop longtemps à gauche, nous avons changé tout cela.

Les papiers publics, comme disaient nos pères, qui s'intitulent eux-mêmes les grands journaux, de plus en plus absorbés par les soucis de la politique, ce rocher de Sisyphe, soulevé par eux chaque matin, et qui leur retombe chaque soir sur la poitrine, ne se proposant le plus souvent d'autre objectif que de faire rendre au journal, sous la forme de la réclame, patente ou déguisée, le maximum de la recette possible, considèrent le Salon *comme une superfétation, un encombrement, ou, tout au moins, un hors-d'œuvre, dont ils tiennent à se débarrasser d'un seul coup, en confiant la critique à une plume souvent fort habile, mais trop hâtée malgré elle, que l'on charge d'enlever le morceau, et qui exécute trois mille exposants en six colonnes.*

Au point de vue du texte, notre livre le Paris-Salon, *avec ses deux volumes, dont le premier paraît*

le jour même de l'ouverture de l'Exposition, et le second huit jours après, est donc l'œuvre de critique la plus considérable publiée à propos du SALON.

Au point de vue de l'illustration nous ne croyons pas que l'idée vienne à personne d'établir une comparaison entre le simple trait de certaines entreprises rivales, et nos reproductions aux encres grasses, à l'aide des procédés les plus nouveaux — c'est-à-dire les plus parfaits, — que la phototypie puisse mettre à la disposition d'un éditeur.

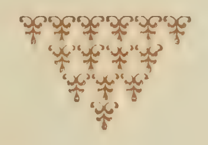
Grâce à ces moyens puissants, dans l'emploi desquels on peut dire que M. E. Bernard ne redoute l'effort d'aucune concurrence, les dix volumes du PARIS-SALON auront offert à leurs souscripteurs, dans un laps de quelques années, la reproduction excellente de plus de huit cents tableaux, choisis parmi les meilleurs de l'école contemporaine.

Nous avons donc composé un véritable musée intime — dans le plus élégant format des livres choisis des belles bibliothèques, et auquel chaque volume de

notre collection, ajoute, pour ainsi parler, comme une salle nouvelle, sur le seuil de laquelle nous sommes heureux de nous tenir, pour en faire les honneurs aux amis fidèles, dont la sympathie, qui ne se dément point, est pour nous le plus précieux des encouragements.

LOUIS ÉNAULT.

Paris, le 1er mai 1883.







LÉON BONNAT

LE MARTYRE DE SAINT-DENIS

Apportez des fleurs et tressez des couronnes! Bonnat nous donne un grand tableau d'histoire. Il devait bien à l'Ecole française dont il est aujourd'hui le chef reconnu, ou, pour mieux dire, acclamé ; à notre génération qui, depuis bientôt vingt ans, l'entoure d'une sympathie si constante, de renoncer pour quelques mois à peindre ces portraits qui, pour beaux qu'ils soient, ne sauraient plus rien ajouter à sa vogue mondaine, surtout quand leurs maîtres jaloux les enferment au fond des galeries closes. C'était pour lui une obligation morale d'écrire de nouveau une de ces pages grandioses, promises à une éternelle durée, et qui, placées dans nos monuments publics, deviennent un objet d'admiration pour la foule, une leçon et un exemple pour les jeunes artistes.

Le Martyre de Saint-Denis, dont la place est marquée dans cette église de Sainte-Geneviève

consacrée à toutes les gloires religieuses la de France, convenait bien au talent viril de Léon Bonnat, dont l'exécution magistrale et puissante a pu se donner librement carrière, en traitant ce thème Michélangesque.

Le peintre de l'*Assomption de la Vierge*, de *la lutte de Jacob et de l'Ange*, du *Christ de la Cour d'Assises* et de *Job sur son fumier*, a l'horreur trop profonde du poncif, du lieu commun et de l'ornière battue pour nous avoir refait une fois de plus l'éternel Saint-Denis portant sa tête dans sa main, comme un Saint-Sacrement, et marchant à pas comptés sur une route dont il ne voit pas les obstacles. L'artiste a choisi le moment plus dramatique, et surtout plus pittoresque, où le martyr, fraîchement décapité, cherche, d'une main qui tâtonne, son chef roulant dans le sang et la poussière. Il y a là des réalités anatomiques capables de vous donner la chair de poule, et des morceaux — le torse du bourreau, par exemple, — enlevés avec une crânerie digne des plus grands maîtres de la Renaissance.



RENOUF

UN LOUP DE MER

La mer, ses flots, ses rivages, ses dangers, ses tempêtes, et les hommes, dont le cœur est blindé, d'un triple airain, qui vivent d'elle et avec elle, voilà les sujets qu'affectionne M. Renouf, qu'il connaît autant qu'âme qui vive, et qu'il traite avec une maestria dont on a peut-être le droit de s'étonner chez un artiste aussi jeune ; car, malgré les très réels succès qu'il faut déjà compter à son actif, M. Renouf n'a pas encore la manche chevronnée.

Né sur la côte normande, aux environs d'Honfleur, si ma mémoire ne s'égare, M. Renouf a joué tout petit avec la vague ; il a passé ses mains dans la blanche écume de sa crète, et il a senti la brise marine dans ses cheveux.

Depuis lors, il lui est toujours resté quelque chose de ces premières et fortes impressions, reçues par une âme jeune, et conservées comme l'empreinte frappée sur une cire vierge.

La mer, ce thème fécond, jusqu'à paraître inépuisable, a déjà fourni à M. Renouf le texte d'un certain nombre de variations très justes et très intéressantes, qui lui ont conquis, en un laps de temps assez court, l'estime raisonnée et les sympathies sérieuses de la critique et des amateurs.

Le loup de mer appartient à cette catégorie d'œuvres saines et vigoureuses. Le geste, l'expression, l'habitude du corps, le mouvement tout entier du personnage sont pris sur le fait avec cette vérité toute-puissante qui saisit le spectateur, s'impose à lui, et le force à reconnaître la nature même dans l'œuvre de l'art.



MOSLER

L'ORAGE QUI APPROCHE!

Dans l'air ému passent des frissons de terreur. Le ciel est tout noir; deux fois déjà des éclairs sinistres ont blanchi, en l'entr'ouvrant, la nuée épaisse et sombre; les feuilles ont des frémissements au bout des rameaux qui tremblent, et les grands chênes, avec des craquements sinistres, ondoient sous le vent qui passe. La nature tout entière tressaille sous l'étreinte d'un pressentiment qui l'agite.

C'est l'Orage qui approche! Mais celui-là c'est l'orage du ciel.

J'en vois un autre qui approche aussi, et qui, bien qu'il ne gronde que dans les régions terrestres, n'en sera pas moins terrible!

Regardez le long de ce vieux mur, qui ne leur prête qu'un abri insuffisant et trompeur, ce jeune couple amoureux; lui, coq du village, elle, timide et naïve encore. Le gars enlace la taille de la

jouvencelle, et lui conte une fleurette qu'elle écoute, les yeux à demi baissés, en regardant à ses pieds sa cruche vide, qui bientôt, hélas! comme dans le célèbre tableau de Greuze, ne sera plus qu'une cruche cassée !

Gare au gourdin pourtant ! Car elle ne sera pas tendre, si le galant va trop loin, cette vieille qui a passé le temps d'aimer, et qui, cachée à l'angle de la maison en équerre, et dissimulant Martin bâton, écoute d'un air revêche les doux propos qu'on ne lui tient plus.

Cette paysanne en sabots, qui n'a rien d'attrayant, n'en est pas moins un très joli morceau de peinture, d'une observation très juste, et d'une absolue vérité.

Quant aux jeunes types, ils sont charmants — ce qui est le trait distinctif des œuvres de M. Mosler, sincère ami de la beauté — comme doit être tout artiste digne de ce nom!



ESCALIER

L'ANDANTE

Admirateur intelligent du passé dans ce qu'il a de grandiose et d'élégant, Escalier recherche surtout les siècles qui lui permettent de déployer les pompeuses richesses de sa palette. Très épris de la beauté humaine, il ne nous montre dans ses tableaux que les types les plus nobles de notre espèce, frappée, hélas ! d'une trop évidente décadence : il les cherche partout, et, quand il les a trouvés, il les rehausse de tout le prestige de l'entourage et de la mise en scène. Les belles époques de Louis XIII, de Louis XIV et de la Renaissance n'ont pas de secrets pour lui, et il sera pour nous un guide également sûr dans les galeries de Versailles, au lever du Grand Roi ; chez Marion de Lorme, le soir où la belle reçoit les raffinés de la Ville et de la Cour, ou dans les somptueux châteaux des Valois, à Chenonceaux, à Blois ou à Chambord. Tout à la fois peintre et

architecte, il place toujours les belles scènes de la vie brillante et mondaine qu'il reproduit dans des milieux singulièrement pittoresques. On dirait qu'il bâtit des palais pour avoir le plaisir très délicat de les reproduire dans ses tableaux.

Nulle part peut-être il n'a su faire vibrer la note décorative qui est la sienne, avec plus de justesse et d'éclat que dans cette aubade aérienne, qui s'appelle l'*Andante*, donnée à des spectateurs invisibles par une petite troupe de musiciens en tenue de gala, et arrangés en beaux groupes sur le balcon d'une aristocratique demeure. A voir, et à revoir !



HENRI GERVEX

LE JURY DE PEINTURE.

Depuis longtemps déjà Gervex a renoncé à peindre avec un soin minutieux et une infatigable patience ce morceau unique, cette figure détachée, qu'il enlevait avec une maestria bien rare chez un homme aussi jeune, et qui signalèrent ses premières étapes dans la carrière si brillamment parcourue par lui.

A présent, soit qu'il s'occupe des décorations murales où il excelle, soit qu'il peigne des tableaux d'histoire ou de simples fantaisies, le vaillant artiste aime les groupes nombreux, et les foules où il fait manœuvrer des centaines de personnages, avec une aisance et une facilité singulières.

Le tableau qu'il expose aujourd'hui sous ce titre *Le Jury*, est d'une actualité piquante et d'une saisissante originalité. Il intéressera tous les artistes, et cette portion du public, si considérable

aujourd'hui, qui porte à toutes les choses d'art une sincère et vive sympathie.

Messieurs les jurés, ces aristarques de la peinture, ces maîtres des jeunes générations, ces arbitres de tant de destinées, qui dispensent la vie et la mort, la gloire et la fortune à ceux qui sollicitent, sans l'avoir encore obtenue, leur place au soleil, sont les héros du tableau de Gervex.

Ils sont tous là, dans le sans-façon du travail, apportant à juger les œuvres des autres une ardeur et un entrain qui expliquent comment ils peuvent, en si peu de temps, accomplir une si longue besogne. On les reconnaît, les blonds et les bruns, les gris-pommelés et les blancs comme neige, et Bonnat, et Cabanel, et Puvis de Chavannes, et Boulanger et le bouillant Carolus — autant de portraits saisis au vol, et rendus, avec la ressemblance garantie, par le pinceau alerte et sûr d'Henri Gervex, jeune encore, et déjà rangé parmi les maîtres.



ALLONGÉ

L'ÉTANG DU HUELGOAT

Allongé est le roi du *fusain*, et, quand même il l'aurait inventé, il lui serait difficile de s'en mieux servir. Il fait grande et belle figure dans cette exposition de Noir et Blanc, dont la courageuse tentative sera un titre d'honneur pour M. Bernard, qui a déjà rendu plus d'un sérieux service dans sa méritante et laborieuse carrière.

Mais, si habile que soit M. Allongé dans l'emploi de cet instrument si fécond en ressources que l'on appelle le fusain, également propre à rendre et les délicatesses et la grandeur du paysage, il tient à nous prouver qu'il se sert également bien de la palette et du pinceau.

La belle page que reproduit ici notre Paris-Salon, et qui s'appelle l'*Étang du Huelgoat*, est à coup sûr un des plus brillants tableaux de l'Exposition de 1885.

Il en est bien peu parmi nos artistes, et je parle

des meilleurs, qui comprennent mieux que M. Allongé, le caractère du paysage breton, si poétique dans sa sauvagerie fière. On sent qu'il aime la vieille terre du granit et du chêne ; où les druidesses cueillaient le gui sacré ; où fleurit l'ajonc d'or et la bruyère rose ; où les étangs, grands comme des lacs, reflètent les nuages qui passent dans le miroir de leurs eaux endormies. Le sentiment de la nature éclate dans les plus petits détails de cette composition magistrale.

Le village lointain, et l'église, avec la fine silhouette de sa tour, jalonnent heureusement l'espace, et contribuent à nous donner une saisissante impression de l'infini.



CABANEL

LA FILLE DE JEPHTÉ

C'EST avec un véritable bonheur que nous reproduisons chaque année une nouvelle œuvre d'ALEXANDRE CABANEL.

Cabanel a un grand mérite à nos yeux. Il tient son drapeau d'une main haute et ferme, et, au milieu de tant de désertions misérables et de lâches abandons, il conserve, comme une tradition pieuse, le respect de son art et le culte sacré de la beauté humaine. Qu'il fasse le portrait d'une grande dame du noble faubourg, ou qu'il aborde la peinture d'histoire, nous retrouverons toujours chez lui la même recherche du style et la même aspiration à un idéal qui, dans sa carrière déjà longue et si bien remplie, n'a cessé, comme un flambeau, d'éclairer et de guider l'artiste célèbre.

M. Cabanel ne sait boire qu'aux sources pures. Homère, Virgile, les tragiques grecs et la Bible

lui ont donné jusqu'ici ses plus heureuses et ses plus belles inspirations.

Les lecteurs du Paris-Salon n'ont oublié ni Phèdre, lamentable victime de Vénus, ni Thamar, trop aimée d'un frère coupable. Aujourd'hui, sous ce titre : *la Fille de Jephté*, l'artiste nous montre un admirable groupe de jeunes et belles Israélites, pleurant avec leur compagne, condamnée par un père aussi stupide que barbare à mourir vierge, quand elle se sentait des dispositions à devenir mère. Il y a là de belles larmes, des attitudes pathétiques, et des douleurs que l'on voudrait consoler, et qui nous font maudire ce vieux soudard par lequel vont périr tant de charmes désormais inutiles.



BOULANGER

LA MÈRE DES GRACQUES

Boulanger (*Gustave* pour les dames !) restera parmi nous comme un des peintres les plus éclairés, les plus érudits et les plus exacts qui aient initié le monde moderne à la vie antique, et surtout à la vie romaine. Doué d'autant de conscience que de talent, il tient avant tout à rester dans la gamme sévère de la vérité absolue; historien autant que peintre, il ne voudrait point sacrifier le document sincère à l'effet pittoresque.

C'est là ce qui constitue aux yeux de beaucoup de gens un des plus sérieux mérites de ses tableaux.

Tout en nous charmant par le choix heureux des détails, par l'ingéniosité de la composition, et une exécution toujours sûre d'elle-même, il nous intéresse par la fidélité des traits typiques qu'il emprunte à l'histoire grandiose ou familière de la Ville Éternelle. Quelle belle illustration (c'est le mot à la mode) un artiste tel que lui pourrait

nous donner de Tite-Live, de Suétone ou de Tacite!

Le tableau que nous reproduisons ici — *la Mère des Gracques*, — se rapporte précisément à ce type d'œuvres délicates et consciencieuses, auxquelles le public a pris si promptement et si facilement l'habitude de faire un succès à tous nos salons. L'artiste a su rendre touchante, en la laissant noble et digne, cette grande figure de Cornélie, une des plus illustres de ces matrones romaines, qui furent l'honneur du vieux monde. Appuyée sur ses deux fils, Tibérius et Caïus, elle sort de l'atrium, et s'avance vers le spectateur, avec une majesté que lui envieront plus tard les Impératrices et les Reines.



HECTOR LE ROUX

LA PIERRE MYSTÉRIEUSE

Toujours des Vestales, et rien que des Vestales! disaient à M. Hector Le Roux ces grands blasés trouvant, à l'exemple de feu Louis XIV, que, si bonne que puisse être la perdrix aux choux, on ne peut pourtant pas en manger tous les jours...

Pour moi, je ne suis pas de ceux-là, et je me serais vu condamné aux Vestales à perpétuité sans être tenté de me plaindre. J'aime ces filles chastes et fières de la grande aristocratie romaine, chargées de veiller sur le feu éternel de leur déesse, et d'étouffer dans leur sein de marbre les flammes de tout amour mortel.

Hector Le Roux leur a dû des inspirations hautes et pures, et il serait vraiment coupable de les abandonner pour toujours.

Antique par la pensée et l'exécution, le tableau que nous offre aujourd'hui l'aimable artiste, et

qu'il intitule *la Pierre mystérieuse*, n'a ni moins de grâce ni moins d'élégance que ses précédentes compositions.

Nous sommes dans cette jolie ville de Pompéï, conservée comme par miracle jusqu'à nos jours, et curieuse comme un musée. Debout, en face de la muraille, dans laquelle s'encastre la pierre mystérieuse qui révèle l'avenir, une jeune fille s'approche d'elle et la consulte.

La silhouette est charmante, pleine d'élégance et de grâce, avec sa chevelure rassemblée à la nuque, pour s'éparpiller sur les épaules, qu'elle caresse de son flot noir et parfumé ; avec ses jambes nues, aux belles lignes, et sa tunique collée aux reins et aux flancs, comme la draperie grecque *aux plis mouillés* de la Polhymnie du Louvre.



OUTIN

LE JOUR DE FÊTE

Outin est un nom nouveau pour les lecteurs du Paris-Salon, et c'est pour la première fois que nous reproduisons aujourd'hui une œuvre de ce pinceau élégant et délicat. Nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière, car nous le croyons appelé à tenir une place tout à fait distinguée dans la peinture de genre, si à la mode depuis un demi-siècle. Toulmouche doit avoir en lui un futur rival, avec lequel il faudra compter.

Rien de plus frais, de plus jeune et de plus souriant que la petite scène matinale par laquelle s'ouvre le Jour de fête, si bien peint par M. Outin. On ne saurait vraiment rêver une plus charmante échappée de vue sur la vie heureuse.

Nous sommes sur le seuil d'une villa coquette, comme on n'en trouve guère que dans la banlieue parisienne. Partout des fleurs ! Elles naissent sous nos pas ; elles grimpent le long des murs, et

brodent les bords du toit de leurs festons parfumés.

Un jeune homme en costume Louis XVI, beau comme une femme, déjà sous les armes — c'est-à-dire en galante toilette — comme doit être toujours un véritable amoureux, met la dernière main au bouquet qu'il veut offrir à sa belle.

Celle-ci, accorte, mignonne et jolie, repousse le volet, et souhaite la bienvenue à celui qui va bientôt lui chanter.

« **Mon cœur soupire !** »

Cependant les oiseaux brillants babillent dans la cage dorée, et saluent les premiers rayons, tandis que le chat familier ronronne près de sa maîtresse adorée. Heureuses gens ! Heureux temps ! Heureux peintre ! Heureux chat !



DAGNAN-BOUVRET

CHEVAUX A L'ABREUVOIR

Pour peu que l'on ait étudié les illustrations du *Stud-book*, et que l'on soit apte à reconnaître les traits distinctifs des différentes races chevalines, on comprendra sans peine, et à première vue, que les chevaux de M. Dagnan-Bouvret ne sont point des pur-sang; que leurs mères, honnêtes bourgeoises dans leur monde modeste, n'ont pas été honorées des faveurs princières de Monarque, d'Éclipse, ou d'Arabian Goldolphin, et que Gladiateur, héroïque vainqueur du Derby et du Grand Prix de Paris, ne leur a jamais jeté ce fameux mouchoir qui se payait deux mille cinq cents francs dans les haras anglais.

Mais, très beaux dans leur espèce, et très purs dans leur type — très habilement peints d'ailleurs, ce qui n'a jamais rien gâté, — ils ont certainement grand air dans le tableau fort bien venu et d'une franche et belle allure exposé par M. Dagnan-Bouvret.

Le jeune artiste est, du reste, déjà passé maître dans toutes les choses de la vie rustique, et il est aisé de voir que lorsqu'il veut les peindre, il ne s'arrête pas à ce *chic* menteur et absolument insuffisant, dont bien d'autres se contentent, mais qu'il les étudie, au contraire, avec une profonde attention dans leur plus intime réalité — sans oublier pour cela de dégager de chacune de ses œuvres la part d'idéalité qu'elle contient.

Voyez plutôt le jeune gars qui conduit ces deux superbes bêtes : n'a-t-il point — tout en restant palefrenier, ne vous déplaise ! — la tournure et la fierté d'un Chioggiote ou d'un Romain de Léopold Robert ? Je sais que l'éloge n'est pas mince — mais je crois qu'il est mérité.



DEBRAS

L'APOSTILLE

Vous plaît-il de jeter un coup d'œil sur les dessous de cette vie sacerdotale, faite de grandeur et de misère, pleine de contrastes, et rapprochant parfois ces princes superbes de l'Église, qui marchent les égaux des princes de la terre, des humbles desservants, aussi pauvres que les paysans au milieu desquels s'écoule leur existence modeste, ignorée et méritante, prenez pour guide M. Debras. Il la connaît, et il vous la fera bien connaître.

Je n'en voudrais d'autre preuve que cette petite toile intitulée l'Apostille, si justement remarquée pour ses qualités d'observation minutieuse et de fidélité exacte.

Nous sommes dans le cabinet de travail d'un prélat, style sévère et sobre, mais non sans grandeur. Les armoiries que je remarque sur la pente de velours descendant à plis droits de la table qui

lui sert de bureau, et timbrées des neuf perles héraldiques de la couronne comtale, indiquent très clairement que l'homme d'église est aussi un homme de cour. Il est assis sur une chaise, à laquelle son dossier de grandes proportions donne quelque chose de monumental. Grave, attentif, faisant bien ce qu'il fait, il écrit, sans trop prendre garde au personnage qui se tient debout devant lui, le corps en avant, dans l'attitude d'une attente respectueuse. Celui-ci est un pauvre curé de village, vêtu de gros drap, chaussé de gros souliers, les bras croisés derrière le dos, tenant d'une main son tricorne râpé, et de l'autre, son parapluie, inséparable ami ! Il regarde les mots qui tombent de cette plume, arbitre de sa destinée. A eux seuls les deux personnages font tableau.



BOUGUEREAU

L'ADORATION DES MAGES

Pour William Bouguereau il n'y a point de frontière. Ni le temps, ni l'espace, n'ont jamais pu arrêter son essor. Il va où il veut, à travers le monde devenu son empire, évoquant à son gré les belles images des civilisations déjà disparues, ou florissantes encore, et des diverses religions qui ont tour à tour conduit et dominé l'âme des hommes. Souriant avec la mythologie grecque; sévère et grandiose avec les récits bibliques; plein de grâce touchante et d'émotion pathétique, quand il a voulu traduire et commenter les Evangélistes avec son pinceau, il ne cesse jamais d'être souverainement intéressant.

C'est aux premiers jours du Christianisme naissant qu'il nous ramène aujourd'hui avec ce tableau si remarqué qui s'appelle l'*Adoration des Mages*.

Le sujet n'est pas nouveau; mais il est toujours

neuf, et bien qu'à toutes les époques il ait tenté les artistes, croyants ou non, mais capables de se laisser fasciner et séduire par une légende d'une incontestable poésie, qui leur donnait le prétexte d'un heureux développement pour toutes les magnificences pittoresques qu'ils trouvaient dans leur imagination ou sur leur palette, il est aujourd'hui encore plein de ressources inépuisées. Le peintre de génie n'a-t-il point d'ailleurs le droit de s'approprier tout ce qu'il touche, s'il sait, même après ses devanciers, lui donner le caractère de son originalité, et son cachet personnel? M. Bouguereau s'est surtout attaché à mettre en lumière la figure de la Vierge, dont il a fait un type adorable de pureté, de suavité et de grâce. On est tenté de se mettre à genoux devant elle, et de lui dire avec Gabriel :

« *Ave, Maria, gratiâ plena!* »

et de réciter pieusement l'*Angelus!*



LHERMITTE

LE VIN

In vino veritas! La Vérité n'est plus au fond d'un puits. Les modernes ont changé tout cela, et ils l'ont logée au fond d'une bouteille. Aussi voyez quelle ardeur mettent à la rechercher les cinq ou six buveurs que M. Lhermitte a groupés autour d'une table qui plie sous le poids des brocs et des verres.

Il n'est pas nécessaire de regarder à deux fois cette œuvre puissante pour être convaincu que M. Lhermitte possède un des pinceaux les plus vigoureux de notre époque.

Sans nous occuper de la composition si bien entendue de ce tableau qui rend la scène visible et présente pour tout le monde, quelle variété et quelle énergie dans tous ces types si habilement contrastés, depuis le grand jeune homme debout, coiffé d'un chapeau à larges bords, jusqu'au vieillard assis tout près de la table, la main sur

son genou, la courte pipe à la bouche, suivant avec une attention silencieuse le drame intime et serré qui se joue entre les divers personnages de ce petit monde.

Drame est peut-être un bien gros mot, car tous ces buveurs ont le vin gai, et, à tout prendre, ne sont point de mauvais diables. Voyez plutôt le geste paternel et la bonne expression physionomique du père de famille, un peu débraillé peut-être, mais véritablement affectueux, qui met la main sur l'épaule de sa ménagère, et, lui montrant un verre plein, semble lui dire :

« Goûtes-y donc ! Cela ne peut pas te faire de mal !... »

Très jolis les deux enfants, et celui qui se presse, tout petit, sur le sein maternel, et l'autre, plus grandelet, qui s'accroche à la main de la vaillante créature, robuste et bien plantée — une vraie mère de famille.



FÉLIX BARRIAS

LA MORT DE CHOPIN.

BARRIAS nous a fait l'honneur d'emprunter à un livre de nous le sujet d'un tableau de grandes dimensions, qui est, certes, un des plus remarqués du présent Salon. Il a pour titre : *La mort de Chopin.*

FRÉDÉRIC CHOPIN, un des artistes les plus émouvants de notre époque, une âme tendre et passionnée qui fait vibrer les fibres les plus intimes de ces cœurs de femmes qu'il avait tant aimées, a été ravi à l'admiration enthousiaste d'un petit groupe de privilégiés, objet de ses préférences exclusives et quelque peu hautaines, par une mort qui fut tout à la fois prématurée et touchante.

Il s'éteignit doucement, silencieux et résigné, désabusé de tout, après des épreuves cruelles, excepté de son art, qui garda sur lui, jusqu'à la fin, son suprême empire. Les nobles affections qu'il avait inspirées lui restèrent pourtant fidèles.

Le dernier jour, presque à la dernière heure, il aperçut, debout au pied de son lit, la comtesse Delphine Potocka, grande, svelte, vêtue de blanc, semblable aux plus belles figures d'ange qu'ait jamais entrevues dans ses rêves le plus idéal des peintres.

Il la pria de chanter.

D'une voix attendrie, pleine de sanglots et de larmes, de cette voix divine, qui n'avait jamais atteint au même degré le pathétique de l'expression, elle chanta un cantique à la Vierge.

— Que c'est beau ! dit-il ; encore ! encore ! !

La comtesse obéit.

Sa voix d'or, comme une céleste mélodie, planait au-dessus des douleurs de l'assistance. L'âme de Chopin s'exhala paisiblement avec la dernière note de l'hymne sainte.

« La Prière, en chantant, l'emporta dans les cieux. »

Le beau tableau de Barrias est le commentaire éloquent de cette page émue et sincère — Il mérite d'être gravé en tête des œuvres de l'artiste célèbre qu'il immortalise une fois de plus.



GRISON

APRÈS LA FÊTE

C'EST avec un réel plaisir que nous enrichissons de noms nouveaux cette collection croissante d'année en année du PARIS-SALON, qui sera un jour le véritable musée... portatif du dernier quart de ce siècle. Nous espérons bien qu'il finira par contenir toutes les célébrités, toutes les notoriétés artistiques de l'art contemporain. C'est pour atteindre ce but que nous allons au-devant de tous les efforts, et que nous tendons la main à toutes les bonnes volontés.

Nous sommes donc heureux de souhaiter aujourd'hui la bienvenue à un nouvel arrivant parmi nous, M. GRISON, dont le tableau « APRÈS LA FÊTE, » d'une exécution fine et serrée, révèle tout à la fois une grande entente de la composition, et un sentiment très juste des conditions pittoresques hors desquelles il n'est point de salut pour une œuvre picturale.

Le lendemain de la fête porte la trace des fatigues de la veille, on peut en juger rien qu'à voir la mine déconfite du pauvre musicien, qui apporte au luthier son violoncelle, veuf d'un manche à moitié brisé, et de ses quatre cordes qui viennent de sauter dans la bataille. Ses mains jointes ont l'air d'implorer le secours du fabricant, ou du raccommodeur, expert en ces matières délicates, qui regarde silencieusement et attentivement le désastre, avec une expression de visage qui ordonne de tout craindre, et qui défend de rien espérer. Un troisième compagnon, la cornemuse en sautoir, attend le résultat de la consultation, et complète ce petit groupe, intéressant par le sérieux et la sobriété d'une facture très ferme, très étudiée et très voulue.



JEAN BÉRAUD

LES FOUS

Hélas! pauvre Yorick! disait jadis, dans le cimetière d'Elseneur, Hamlet, prince de Danemark, en maniant dans ses mains pâles le crâne de ce fou de cour, qui n'avait été qu'un bouffon, mais auquel, comme à Triboulet, il restait encore une assez forte dose de raison...

Qu'aurait-il dit, ce mélancolique amant d'Ophélia, en face du tableau navrant de Jean Béraud?

Cela s'appelle *les Fous*, et jamais titre ne fut mieux justifié.

Nous sommes dans un de ces somptueux asiles, comme il s'en rencontre trois ou quatre autour de Paris, chez le docteur Blanche, à Passy; chez le docteur Lhuis, à Ivry, ou dans le royal Charenton; refuges ouverts à la misère dorée des riches, villas magnifiques entourées de jardins princiers, cadres créés par nos pères pour le bon-

heur, et qui ne renferment aujourd'hui que les plus lamentables infortunes.

Jean Béraud, qui met au service d'un esprit très observateur et très sagace, un pinceau aussi net et aussi implacable qu'un scalpel, a passé en revue toutes les variétés de la folie inoffensive. Il a laissé, grâce à Dieu, les agités et les furieux dans leurs cabanons. Mais que de types à la fois tristes et curieux s'offrent encore à lui et à nous! le gai et le désespéré; l'ambitieux et le désabusé; l'homme politique qui fait des discours comme à la Chambre; le philosophe qui réfléchit, les deux bras croisés gravement sur sa poitrine; et le manœuvre volontaire qui passe sa vie à rouler une brouette sur le sable des allées. Tout cela est vu par un œil clair, et rendu par une main habile. Triste, mais intéressant au dernier point.

On ne peut pas toujours rire!



GEOFFROY

LE LAVABO A L'ÉCOLE MATERNELLE

Les scènes de la vie enfantine agrèent tout particulièrement à M. Geoffroy, et vous ne sauriez lui faire un plus grand plaisir qu'en lui confiant l'illustration des œuvres innocentes de feu Berquin, dit l'ami du jeune âge. Ces goûts sont d'un cœur pur et d'une belle âme, et, depuis Jésus le doux maître, qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » toutes les natures qui ont renfermé en elles-mêmes quelque chose de cette sympathie générale et de ce dévouement à tout ce qui est faible, petit et souffrant, que Shakespeare appelle quelque part le lait de la tendresse humaine — (the milk of human kindness), — ont éprouvé pour l'enfance un intérêt sérieux et vrai. Après tout, les enfants, c'est le printemps de l'année, et l'espoir de la patrie, qui les tient en réserve pour nous remplacer, nous autres, le jour où nous aurons fait le plongeon final — et fatal.

Il y aura donc, nous en sommes certains d'avance, foule nombreuse et ravie, dans les galeries de l'Exposition, devant le tableau de M. Geoffroy, très bien exécuté, et dans une donnée absolument agréable.

Nous sommes dans la grande salle de l'École maternelle et les enfants, conduits par de jeunes et gracieuses surveillantes, s'approchent de la vasque où l'on va, par petits groupes, tremper ses menottes et laver sa frimousse. L'enfance n'a pas le fanatisme de la propreté, et cette opération, pour nécessaire qu'elle soit, n'est pas attrayante pour tout le monde. On y va pourtant parce qu'il y faut aller; mais avec de petites mines contrites et déconfites, les plus réjouissantes du monde pour ceux que les regardent.



Mme LOUIS ÉNAULT

L'ADIEU

Il m'a été dit que cela s'appelait l'Adieu — le mot seul vous indique la scène à faire. Elle est faite. *Il* part et *Elle* reste.

Elle reste ; mais elle l'a conduit jusqu'au salon où vient de s'écouler une des heures les plus charmantes de leur vie amoureuse, et, sur son joli visage expressif, les joies de la tendresse se mêlent encore aux tristesses de la séparation — séparation qui n'aura, d'ailleurs, qu'une courte durée, car les promesses du revoir brillent dans la douceur de ces yeux humides, et le geste caressant qui prend congé de celui qui s'en va semble lui dire :

« Reviens, car on t'attend ! »

et cette jolie main, bien modelée d'ailleurs, posée sur les lèvres entr'ouvertes d'une bouche en fleur, semble envoyer un baiser, aussi bien qu'un adieu.

Le tableau tout entier est dans la gamme élé-

gante et le ton mondain dont la jeune artiste s'est fait une habitude, et que nous ne lui conseillons point de changer. Cette note aimable, sympathique et distinguée nous console du réalisme de plus en plus envahissant qui fait déchoir, à nos yeux du moins, tant de gens de talent, qui n'ont pas su s'en défendre.

Mlle Louis Énault a élargi cette année son cadre et sa manière. L'Adieu est, à tous les points de vue, l'œuvre la plus importante qu'elle nous ait donnée, et ses proportions, notablement accrues lui ont permis d'arriver à une facture plus large, et de modeler son morceau dans une pâte plus souple, et devenue plus puissante, tout en restant aussi fine.



BEAUMETZ

A LA BAIONNETTE!

MALGRÉ TOUT ! n'ont-ils pas le droit de prendre cette fière devise les braves qui, leurs munitions épuisées après le long combat, mais aussi vigoureux et non moins énergiques qu'à la première heure, se précipitent contre des murailles qui vomissent la mitraille et l'obus, en poussant ce cri tout français, et qui fut si souvent un cri de victoire, quand la fortune ne nous avait point encore trahis : A LA BAIONNETTE !

Ce tableau, d'une si fière allure, et, en même temps, d'une touche si franche, si vigoureuse et si large, que signeraient des deux mains et Detaille et de Neuville, dans lequel DESJARDINS-BEAUMETZ semble avoir mis toute son âme, représente, dans toute sa grandeur et dans toute son horreur, cette chose terrible qui s'appelle le fait de guerre. C'est l'égorgement sans trêve ni

merci; c'est la fureur meurtrière arrivée à son paroxysme; c'est la mort donnée sans pitié et reçue sans crainte; c'est l'ivresse guerrière puisée dans le sang, et dont le sang lui-même n'apaise point l'inextinguible soif.

Ce ne sont point là des œuvres de petite maîtresse; on ne les doit point rechercher pour l'ornement des boudoirs capitonnés de peluche, et j'avoue moi-même que si j'étais le maître heureux de la toile de M. Beaumetz ce n'est pas elle que je regarderais le matin dans le but de m'assurer des idées riantes pour le reste de la journée.

Je n'en rends pas moins une entière justice à la grande somme de talent dépensé par le jeune artiste, à la puissance de sa mise en scène, et à la facilité brillante d'une exécution enlevée haut la main.



ROCHEGROSSE

LA JACQUERIE

Rochegrosse aime les foules en délire. Tous les goûts sont dans la nature, et je ne discute pas celui-ci, bien que je ne le partage point. Il plaît à cet artiste, qui ne manque pas de puissance, d'allumer les passions populaires, — en peinture, entendons-nous bien ! — et de déchaîner la canaille, — au moins dans ses tableaux. Qui ne se rappelle la grande page, très remarquée d'ailleurs, à l'un de nos derniers Salons, qui nous montrait la plèbe romaine se ruant avec la férocité de tout ce qui est vil et bas, sur Vitellius désarmé. C'est si bon de mettre un empereur déchu — surtout quand il est gras, — sous la dent des tigres démocratiques, et sous la griffe des lions de faubourg ! Il y avait là des gestes, des attitudes, des menaces, des provocations, des outrages à faire frémir le bourgeois qui n'aime pas que le pouvoir pactise avec l'émeute.

Dans la scène que nous reproduisons ici, d'après le beau tableau du Salon de 1885, intitulé *la Jacquerie*, M. Rochegrosse juge à propos de recommencer la petite fête. Ce n'est pas lui qui dira jamais : *Non bis in idem !* Il fut dur, Jacques Bonhomme, contre les maîtres qui l'avaient si longtemps asservi, et quelques années lui suffirent pour se venger par le meurtre, le pillage et l'incendie, de sept à huit siècles d'oppression.

A ces horreurs, devant lesquelles se voile l'Histoire indignée, M. Rochegrosse a su donner une forme éminemment dramatique. Rien de plus terrible que cette irruption des Jacques armés de faux, de haches, de piques, de torches et de bâtons dans le hall d'un château, où la Dame les reçoit, debout, imposante et majestueuse, couvrant de son corps les vieux et les petits qui tremblent.



HARPIGNIES

LA LOIRE A BRIARE

Oseriez-vous dire, ami lecteur, que vous auriez pris sur vous, il y a seulement une dizaine d'années, de prédire au maître peintre qui s'appelle Harpignies la destinée brillante, et le milieu de carrière comblé d'honneurs et de succès de tous genres qui font de lui, au moment où nous écrivons ces lignes, un des artistes les plus enviés de ce dernier quart du XIXme siècle?

Pur de toute intrigue, ennemi de toute coterie, vivant au sein de la nature, et l'adorant, souvent solitaire, et légèrement hirsute, sans se préoccuper des autres, et tout à son œuvre, poursuivie fièrement et courageusement, l'artiste creusait, non sans peine, parfois, mais toujours avec une inébranlable constance, le sillon profond où devait germer sa gloire.

Nous fûmes un des premiers à saluer cet avenir obscur encore, mais pour nous déjà plein de pro-

messes. Jamais nous n'avons été meilleur prophète ; car aujourd'hui l'infatigable travailleur est, de l'avis de tous, — et même du sien, — à la tête du paysage français, et dans les ventes publiques, on couvre d'or ses moindres toiles.

Au grand sentiment de la Nature, dont je parlais tout à l'heure, Harpignies joint le mérite d'une exécution singulièrement vigoureuse, à laquelle on pouvait jadis reprocher peut-être une certaine âpreté, et quelque chose, comment dirais-je bien ? d'un peu farouche. Aujourd'hui tout cela s'est assoupli, fondu, enveloppé, et, tout en restant fort, le peintre devenu harmonieux, atteint le solstice de sa glorieuse maturité, et jouit en paix de son triomphe — car il triomphe, ce bon Harpignies, et je lui tire humblement mon chapeau.



PUVIS DE CHAVANNES

L'AUTOMNE

FIDÈLE à la poétique très élevée et très noble, qu'à force de persévérance il a fini par imposer à ceux-là même qui, tout d'abord, s'étaient montrés quelque peu réfractaires, PUVIS DE CHAVANNES monte de plus en plus dans la sphère éthérée et sereine qu'il a choisie pour demeure, qu'il habite avec les plus chères pensées, et qu'il a peuplée de ses créations, idéales comme des rêves. Je ne regarde jamais ses tableaux, que je contemple pourtant bien souvent, sans me rappeler cette belle pensée d'Horace :

« Ce n'est pas assez que les poèmes soient beaux : il faut encore qu'ils soient agréables. »

Les œuvres de M. PUVIS DE CHAVANNES renferment ces deux conditions. Elles ne réveillent pas en moi seulement l'idée de beauté ; mais elles me donnent encore ces joies d'un ordre tout particulier, que j'appellerai les joies artistiques, et qui,

pures entre toutes, me font si bien oublier les misères du monde réel.

Ces impressions bienfaisantes, que je dois à l'un des artistes les plus sympathiques de notre temps, mes lecteurs les partageront avec moi, en face de ce joli tableau de *l'Automne*, qui nous transporte sous un ciel plus doux, au sein d'un climat meilleur, et dans les siècles heureux, encore voisins de l'âge d'or, où la vie était si facile et si douce. Ces trois figures de femmes, d'un style si pur, belles comme les Muses et charmantes comme des Grâces, chastes dans leur nudité même, ont une souplesse de lignes, une élégance de contours, et, dans leur ensemble, je ne sais quoi d'harmonieux et de rythmique, qui plaît également aux yeux et à la pensée. M. Puvis de Chavannes est l'Orphée de la peinture, et, avec lui, le pinceau du peintre a des enchantements comme la lyre du poète.



AIMÉ MOROT

TORO COLANTE

Éminemment pittoresque, avec les qualités d'exécution très brillantes, et le charme de coloration qui sont les notes dominantes de son talent très réel, et fort goûté des artistes comme du public, le *Toro colante* de M. Aimé Morot est, à coup sûr, un des tableaux les plus remarqués du Salon de 1885.

Nous sommes en Espagne, et le peintre nous a conduit à la course des taureaux. C'est son droit; comme le nôtre serait de rester à la maison..... Mais que faire à Madrid, à Barcelone, à Burgos ou à Séville, un jour de courses, si ce n'est de suivre le monde, et d'aller où va la foule?

J'avoue, pour mon compte, que je n'ai pu partager le goût des aficionados (prononcez amateurs ou dilettantes) pour ce sport barbare et cruel; je trouve que c'est là un spectacle plus digne d'être offert à MM. les membres de

l'utile et respectable corporation des bouchers qu'à une société polie, élégante et raffinée. Je n'aime pas ces immolations de pauvres animaux voués d'avance à une mort certaine, et je ne trouve aucun plaisir à voir un cheval éventré traîner ses entrailles pantelantes sur le sable rougi de son sang. Mais d'autres, paraît-il, parmi lesquels je compte des femmes charmantes, se réjouissent à ces divertissements.

Le tableau d'Aimé Morot leur fera grand plaisir, car il rend à merveille le grouillement de la foule, et l'enthousiasme ardent qui gonfle ces milliers de poitrines humaines.

Quant au groupe principal du taureau noir, au milieu du cirque, emportant un cheval blanc sur ses robustes reins, il est d'une exécution tout à fait magistrale, et d'une tonalité harmonieuse, dans une gamme très puissante.



DE VUILLEFROY

LA VENTE DES POULAINS

Vuillefroy est-il fils d'éleveur, et, dans sa prime jeunesse, avant d'être absorbé par les travaux auxquels il doit aujourd'hui sa juste renommée, a-t-il longtemps fréquenté la tribu mêlée des maquignons?

Je ne sais! — Tout ce que je puis dire c'est que jamais artiste n'a connu mieux que celui-ci les bêtes et les gens dont il avait à s'occuper.

La *Vente des poulains*, que reproduit avec une grande fidélité notre Paris-Salon, prendra place, j'en suis sûr, parmi ses meilleurs tableaux, et, comme on dit au Palais, « ce sera justice! »

Nous voici au bord d'un paddock, dans les plaines marécageuses de la basse Normandie. Un groupe de sept ou huit chevaux, mal nourris, au poil rude, à l'œil sauvage, se sont approchés des balises qui leur servent d'enclos, et, curieux, mais non farouches, regardent les acheteurs et les

vendeurs qui vont bientôt trafiquer de leur peau.

Ce ne sont point des *thoroughbred*, et nous trouverons des *yearlings* plus près du sang à Dangu, à Chamant et à la Morlaye. Mais, tout rustiques qu'ils soient dans leur espèce roturière, ils n'en ont pas moins, individuellement, beaucoup d'accent, et d'originalité. L'artiste a fait de chacun d'eux un véritable portrait qu'il a eu, j'en suis sûr, grand plaisir à peindre.

Quant au groupe des maquignons, on peut le regarder à la loupe, et l'on ne se lassera point de le voir et de le revoir. Les gestes, les attitudes, la finesse du regard, l'expression des physionomies, la ruse des lèvres minces, font de ce tableau, digne d'un pinceau hollandais, une petite merveille d'observation et de vérité.



G. CAÏN

MARIE-ANTOINETTE SORTANT DE LA CONCIERGERIE

Galants souvenirs des fêtes de Versailles, adorables intimités du petit Trianon, scènes patriarcales de la première enfance et de la petite jeunesse dans le vieux palais de Vienne et sous les ombrages de Schœnbrünn aux belles eaux, que vous êtes loin maintenant de la pensée de cette reine auguste, cent fois plus grande dans l'abîme du malheur qu'au sommet de ses plus hautes prospérités !

Cette belle et noble figure de Marie-Antoinette, dramatique comme les plus émouvantes héroïnes de ces tragédies antiques dans lesquelles la fatalité jouait toujours le premier rôle ; cette archiduchesse d'Autriche, fille de Marie-Thérèse, — celle que les Magyars hongrois appelaient leur *Roi ;* — cette femme de Louis XVI, qui, comme son royal époux, connut tous les excès de la bonne et de la mauvaise fortune, a tenté tour

à tour les peintres, les sculpteurs, les historiens, les romanciers et les poètes.

M. Caïn a voulu, après tant d'autres, ajouter encore sa note au concert, et, soutenu par son sujet, il nous a donné une toile excellente.

Tout est fini ! Le grand *Consummatum est* a été prononcé par l'odieuse Convention ; on a signifié la sentence de mort à la souveraine de tant de millions d'hommes, et elle sort de la Conciergerie, son infâme prison, pour aller porter au fer de Samson cette tête qui fut si charmante — et qui vient de blanchir en une nuit d'angoisse.

Le tableau est d'une composition saisissante, concentrant l'intérêt sur la personne de la reine qui va monter à l'échafaud avec la même majesté un peu hautaine qu'elle gravirait les degrés de son trône. *Lacrymæ rerum !*


Emile. Vernier

ÉMILE VERNIER

GRANDE MARÉE D'OCTOBRE EN CORNWALL

Peu d'hommes connaissent mieux la mer que M. Émile Vernier, et j'en sais peu qui l'aiment davantage. Je n'ai jamais passé moi-même pour la détester, et quand, aux heures brûlantes de juillet, pendant que la canicule fait rage et liquéfie le bitume sur nos trottoirs calcinés, je m'échappe pour aller à mon tour lutiner la vague, je rencontre mon peintre sac-au-dos sur tous les rivages. Tantôt c'est au Pornic, et tantôt à Concarneau ; aujourd'hui à Trouville, et demain à l'île de Wight ; mais toujours prêt à esquisser les études vives et vraies qu'il convertira plus tard en tableaux, dans le silence inspirateur et le recueillement fécond de l'atelier.

L'an dernier, c'est dans la vieille Angleterre sur ces côtes de Cornwall, fertiles en naufrages, que ses errantes destinées avaient conduit M. Emile Vernier.

Il y a vu la *Grande marée d'octobre*, et il en a rapporté la belle toile que tout le monde a remarquée au Salon de 1885.

La composition est des plus simples — mais la simplicité n'est-elle pas toujours une des conditions de la grandeur!

Sur la gauche du spectateur des maisons de marins, si solides et si robustes qu'on les dirait creusées dans le roc même ; au premier plan, deux gars robustes attelés au câble d'un navire, qui lutte « au péril de la mer » comme disaient nos poétiques aïeux. Au loin, partout, l'Océan, l'Océan immense, furieux, démonté, berçant comme des coquilles de noix, les coques des navires sur son vaste sein soulevé.

C'est tout ! mais ne croyez-vous point que ce soit assez pour faire un beau tableau ? Le tableau est fait — et il est beau !



LANSYER

LES PAMPRES DE MARIANDE

NULLE PART peut-être vous ne rencontrerez de plus beaux arbres que dans les tableaux de M. LANSYER. M. Lansyer est un sylvain amoureux des grands bois; il n'est point, sous nos climats, une essence forestière qui ne lui soit connue; il vit dans l'intime familiarité des chênes et des bouleaux, des pins et des peupliers, et il sait, comme le plus expérimenté des pépiniéristes, que les épicéas sont noirs, et les laryx argentés. S'il n'était pas convaincu qu'un véritable artiste doit toujours faire poser ses modèles, même quand ce sont des gens du monde... végétal, il pourrait peindre de chic ses frênes, ses hêtres ou ses ormeaux, sans jamais se tromper sur le grain d'une écorce, la forme d'un rameau, ou le ton d'un feuillage.

J'ajouterai qu'à l'exemple de ces peintres difficiles, parce qu'ils ont le droit de choisir.

M. Lansyer ne peint pas les premiers arbres venus: il veut que ses modèles lui plaisent, parce qu'il est certain que, dans de telles conditions, ils plairont aussi à son public. Il est le Chaplin et le Cabanel du paysage, et, comme ces maîtres de la grâce et de l'élégance, il ne se fourvoie jamais dans le trivial et le commun. Ses bouleaux sont distingués, et ses mélèzes ont l'air comme il faut.

Regardez plutôt la jolie page que nous reproduisons ici, et dites si vous connaissez beaucoup de silhouettes d'arbres s'enlevant sur le ciel avec plus de souplesse et de désinvolture. Si j'avais un parc — moi qui n'ai pas même, hélas ! un jardin de curé — je prierais M. Lansyer de le peupler avec les Pampres de Mariande ! Je vivrais à leur ombre, oubliant le monde, et oublié de lui.



VEYRASSAT

CAVALIERS ARABES A LA FONTAINE

Grandeur un peu factice peut-être, et parfois théâtrale ; mise en scène perpétuelle ; mais entente parfaite de l'effet à produire, tels sont les traits distinctifs de la vie publique et privée des Arabes, personnages essentiellement poseurs, mais éminemment décoratifs, et faits pour être vus.

J'en parle en homme qui les a longtemps pratiqués; qui ne croit pas avoir été leur dupe, parce qu'il se trouva tout d'abord mis en garde contre leurs agissements, et qu'il vit que leur apparente magnificence s'alliait très bien au souci de leurs intérêts.

Mais le premier aspect de ces rois du désert n'en est pas moins saisissant, et, tout prévenu que l'on soit, on n'est pas moins tenté de s'y laisser prendre.

A ceux qui ne voudraient pas me croire, je dirai :

Regardez le tableau de M. VEYRASSAT, et convenez que le plus habile *impresario* du monde n'aurait pas mieux réglé cette arrivée et cette halte à la fontaine, que l'artiste a esquissées d'après nature ; quelles jolies études d'hommes et de chevaux ! quelle agréable diversité dans ces types, si bien combinés pour se faire valoir les uns par les autres ! Comparez les hommes des grandes tentes, le chef à la face basanée, par exemple, fièrement campé sur les reins de son cheval blanc, escorté par un serviteur qui marche à pied, et tête nue à ses côtés, avec ce vieux Kabyle déguenillé, assis, les jambes croisées sous lui, à l'ombre d'un platane ! N'y a-t-il pas tout un monde entre ces deux hommes, fils de la même civilisation, et fidèles au même Dieu ?

L'artiste a parcouru dans son tableau toute la gamme qui les sépare !



Mme LANGLOIS

LA FILEUSE

FILEUSE qui ne file pas, où va donc ta pensée? Ah! comme elles sont bien les mêmes! — oui, toutes les mêmes! — ces chères et adorables créatures, qui sentent couler dans leurs veines le sang troublé de leur grand'maman, Ève-la-Blonde, plus amies du rêve que de l'action, ambitieuses de l'*au delà* et du *par delà*, dédaignant souvent ce qu'elles ont pour courir après ce qu'elles n'ont pas! Qu'elles soient nées à la ville ou aux champs, entre les murs nus d'une chaumière, ou sous les lambris dorés d'un palais, leurs âmes ne sont point d'essences différentes, et le même désir inquiet fait battre leur cœur dans leur poitrine soulevée.

L'héroïne du très aimable tableau de Mme LANGLOIS n'est qu'une Cendrillon de village, — Cendrillon, moins la pantoufle de vair, et moins le Prince-Charmant, mais elle n'en oublie pas moins

sa tâche pour promener sa pensée à travers de doux songes d'amour. La quenouille négligée s'enchevêtre sur ses genoux; son rouet dort... et ne ronfle plus, et sa main, détournée des œuvres vives, voudrait caresser la croupe de la chimère!

Mais on ne lui tient pas rigueur à cette mignonne, parce qu'elle est charmante, avec ses jolis bras nus, d'un galbe si pur, et la grande coiffe qui verse sur son visage une ombre mystérieuse, et ses yeux noirs aux regards profonds. Je sais des moralistes qui aimeraient mieux partager son péché que de savoir qu'elle n'en commettra pas. Oh! les hommes!



GROLLERON

UN RENSEIGNEMENT

Encore un tableau militaire ! Je ne m'en étonne pas : le public les aime toujours, et il faut lui en donner, car c'est un maître qui exige qu'on le serve suivant ses goûts.

La jolie toile de M. Grolleron est d'ailleurs fort intéressante, et il serait difficile de pousser plus loin l'exactitude du détail, et la valeur pittoresque de l'ensemble.

Le *Renseignement* doit être un épisode de la guerre néfaste de 1870-1871. L'auteur ne me le dit pas. Mais tout semble l'indiquer dans son tableau.

Le paysage triste et un peu nu accuse la grande banlieue parisienne. C'est le matin d'une froide journée de décembre ; la terre est couverte de neige ; les arbres dépouillés découpent leur silhouette maigre et noire sur un ciel cotonneux. La petite troupe, son commandant en tête, s'avance

lentement, silencieusement, en longeant le mur nu d'un grand parc. On ne sait pas trop où l'on va dans ce pays semé d'embûches, où chaque buisson cache un ennemi, où la mort vous guette à chaque détour de la route perfide. La prudence est donc à l'ordre du jour !

M. Grolleron a parfaitement compris tout cela, et son impression, que le spectateur partage, est traduite avec une fidélité saisissante.

M. Grolleron est un jeune ; voici trois ou quatre ans seulement que l'on parle de lui ; mais il a un sentiment très vif et très juste des choses militaires, et personne n'a plus promptement que lui attrapé le chic troupier : ce n'est point de l'à peu près, c'est cela même ! Je sais de lui des bonshommes que l'on dirait transportés du régiment dans son cadre. En le voyant emboîter si vigoureusement le pas à Detaille et à de Neuville, je conclus qu'il arrivera promptement au succès le plus éclatant. C'est déjà fait.



PRINCETEAU

ÉQUIPAGE DE BŒUFS

Princeteau s'est beaucoup occupé dans sa vie de la plus noble conquète que l'homme ait jamais faite. D'après M. de Buffon, écrivain à manchettes, cela veut dire le cheval. Nous avons de ce maître peintre des œuvres équestres d'un réel mérite. Il connaît l'anatomie du cheval comme le meilleur élève de Maisons-Alfort ; mais, ce qui vaut mieux qu'une étude sèche et morte, il a suivi son héros dans les phases diverses de sa vie ; il l'a regardé avec des yeux clairs qui voient tout, et qui voient bien, dans le repos et le mouvement. Il le met au pas, l'embarque au galop sur la bonne jambe, et ne l'arrête jamais sans le placer carrément sur ses à-plombs.

Le tableau que nous montre aujourd'hui M. Princeteau est de moins noble allure. Il ne s'agit que d'un simple *Équipage de bœufs, charriant des engrais !*

— Alors, du guano, tout de suite! dit une petite-maîtresse, en portant à ses narines roses un mouchoir de batiste, parfumé chez Guerlain.

— Tout doux! Madame! Le bœuf aussi a sa poésie — sans parler de l'aloyau, du filet, de l'entre-côtes ou du tourne-dos — et cet attelage indolent, un peu lourd, si vous voulez, ne manque ni de grandeur, ni de rustique majesté. Les bonnes bêtes! comme elles tirent bien le lourd chariot! comme elles font bien ce qu'elles font, en conscience, sans songer à autre chose, donnant aussi le bon exemple à beaucoup de chevaux.... et à quelques hommes!


C. A. PABST.

PABST

L'ENVOI AU TONQUIN

S'il est au monde une fraternité sainte et touchante, c'est bien celle du malheur, celle qui naît du sentiment des infortunes communes, et qui vous fait oublier vos propres douleurs, pour ne plus songer qu'aux douleurs des autres.

On se rappelle la belle parole du Christ aux femmes qui arrosaient de leurs larmes la croix douloureuse et sacrée du Calvaire :

Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes !

Nous pourrions tenir le même langage à l'Alsace, cette fille de France, sanglante et mutilée, arrachée par la conquête au flanc maternel, et dont la blessure ne sera jamais fermée.

Son deuil est assez grand pour l'absorber tout entière, et ses propres peines lui suffisent.

Mais son cœur généreux est assez riche en

sympathies pour qu'aucun de nos malheurs la puisse laisser indifférente : son ancienne patrie ne lui sera jamais étrangère.

C'est ce que M. PABST a su nous faire comprendre dans la jolie toile qu'il intitule : *Envoi au Tonkin.*

Nous sommes dans un modeste intérieur alsacien. La scène est à trois personnages : une vieille femme au visage austère, dont le profil s'enlève avec la netteté d'un trait de burin ; une jolie blonde aux tresses dorées, qui lit la lettre d'un cher absent — un de ces héros que l'on a envoyés là-bas à une mort obscure et inutile — et une douce et tendre créature, qui recueille les offrandes pour ceux qui souffrent par delà les mers.

C'est tout, et c'est assez pour que l'on regarde le tableau de M. PABST avec une émotion vive et profonde.



RICHTER

NYMPHÉA LOTUS

RICHTER peut être né à Carpentras ou à Bruges, à Rome ou à Brives-la-Gaillarde ; il peut habiter Rome ou les Batignolles, à son choix. Peu m'importe ! Il a, autant que qui que ce soit parmi les hommes de sa génération, le sentiment du monde oriental. Soit dans la réalité, soit dans ses rêves d'artiste, il a vu les pays où le soleil se lève ; il connaît les beaux horizons de ce paysage infini ; il a visité, — au moins en pensée — les régions, tour à tour grandioses et charmantes, arrosées par le Nil, le Gange ou l'Indus ; le harem des pachas turcs n'a pas plus de secrets pour lui que l'intérieur opulent des rajahs de l'Inde. Il a fait la plus sérieuse et la plus complète étude des mœurs, des costumes et des physionomies de ces poétiques contrées, et il en a évoqué la vision devant nous avec cette puissance de restitution qui donne une vie nouvelle — la vie

idéale de l'Art — aux choses que l'on croyait à jamais évanouies.

Ainsi a-t-il fait dans le tableau que nous reproduisons aujourd'hui : *Nymphéa Lotus.*

Que son titre n'induise point le lecteur dans une interprétation fausse, et dont nous serions les seuls coupables. Ce n'est point une fleur, c'est une femme qui est l'héroïne de l'œuvre de M. Richter.

Pâle comme un soir d'automne ; superbe dans son ajustement de princesse orientale ; sa large paupière abaissée sur ses yeux brûlants ; calme dans son attitude hiératique, elle regarde la plante sacrée, en silence, et rêveuse. Nous rêvons comme elle — et d'elle.



LEROLLE

A L'ORGUE

Qu'il peigne les scènes de la vie rustique, ou qu'il emprunte ses sujets à un monde plus près de lui et de nous; qu'il nous conduise aux champs, ou qu'il nous invite à rester à la ville, Henri Lerolle a toujours une manière à lui, bien caractéristique, et qui me permet de reconnaître ses œuvres, sans regarder sa signature, à première vue, et entre mille.

Je sais peu de peintres, à l'heure présente, auxquels il soit donné plus qu'à celui-ci d'allier un sentiment pittoresque toujours juste et toujours vif à plus d'élégance et de distinction véritable, dans l'arrangement de leurs œuvres. Il y a chez lui je ne sais quel mélange de grandeur et de simplicité, de vérité et de poésie, qui me laisse toujours comme sous un charme, à la fois intime, doux et pénétrant.

Je me rappelle avoir vu de lui, il y a deux ou

trois ans, un tableau intitulé *le Soir*, où deux figures de jeunes filles passaient dans la campagne, sur laquelle les premières ombres tombaient déjà du ciel nocturne. On restait là devant, tout rêveur.

La belle page que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs du PARIS-SALON sous ce titre « *A l'Orgue* » est d'un tout autre caractère, sans doute; mais elle ne plaira pas moins par ce quelque chose d'intime, de réel, de vécu, qui ne sent ni la pose ni l'atelier; mais la nature même, prise et surprise chez elle, par le plus sincère des artistes... Dites si elles ne sont pas adorables, ces trois femmes, celle qui chante, celle qui va chanter, et l'autre qui les écoute! Je n'ai jamais vu M. LEROLLE; mais je déclare que c'est mon peintre.


Louise Abbema 1885

Mlle LOUISE ABBEMA

CHANSON D'APRÈS-MIDI

Buen-Retiro délicieux, avec ses curiosités bien choisies, ses objets d'art de grand style, et la grâce aimable et hospitalière de celle qui en fait les honneurs à ses amis comme une jeune Muse courtoise et souriante, l'atelier de Mlle Louise Abbema est chaque jour, de quatre à six heures, un des petits coins les plus agréables de notre grand Paris.

C'est le moment du repos, si mérité, après le rude travail de la journée bien remplie. La jeune artiste quitte les pinceaux, dépose la palette, retourne le chevalet contre le mur, et ouvre sa porte. Et tout un monde intelligent, sympathique et bon enfant se presse dans le joli atelier devenu trop étroit. La causerie légère, alerte et vive, spirituelle et gaie, mais sans méchanceté, qui chatouille parfois, mais ne déchire jamais, effleure mille sujets sans s'attarder sur aucun. La littéra-

ture et les arts, le livre et le théâtre, le tableau d'hier et la pièce de demain, la dernière aventure des salons — car, au besoin, nous sommes un peu mondaine — passent sous le feu des commentaires piquants de ces francs juges et de ces fins critiques, qui disent sur chaque chose le dernier mot parce que c'est le mot juste. Mais le piano est là! On chante une mélodie de Gounod, un lied de Schubert, ou des stances de Massenet — et, pour que Mazarin ait raison une fois de plus, tout finit par des chansons! *La chanson de l'après-midi!* — c'est le titre du tableau qui reproduit cette jolie scène d'intérieur avec une facilité gracieuse et une fidélité spirituelle.


A. Delobbe

DELOBBE

DEUX FILLES DE L'OCÉAN

N'ALLEZ pas croire que les *Deux filles de l'Océan* que nous montre ici M. DELOBBE aient rien de commun avec les Néréides, qui se jouaient autour du char d'Amphitrite dans les mers brillantes de la Grèce ; avec les jeunes Océanides qui montaient du fond de l'abîme paternel pour aller consoler Prométhée enchaîné sur les rochers du Caucasse, ou bien encore avec les Sirènes, perfides enchanteresses qui séduisaient jadis les naïfs matelots, en tordant devant eux leurs vertes chevelures enlacées d'algues marines, d'où ruisselaient les pleurs de la vague, comme une rosée de perles.

Non, M. Delobbe ne va pas si loin chercher ses inspirations, et elles n'en sont pas moins bonnes parce qu'il les trouve près de lui.

Ses *Deux filles de l'Océan* sont deux simples pêcheuses de nos côtes de la Bretagne ou de la Normandie. Mais sans rien négliger du côté pittoresque,

essentielle condition de tout bon tableau, il a su leur donner une expression de rêverie tendre et profonde à la fois, qui les rend singulièrement poétiques. Ajoutez qu'elles sont charmantes dans leur pose abandonnée, pleine de nonchalance et de grâce, avec leurs grands yeux aux regards captivants — qui viennent de leur âme — et qui prennent la nôtre. Voilà, certes, une des jolies toiles du Salon.



PRIOU

LES PLAISIRS

Dans quels rêves nous jette parfois la vue d'un tableau bien venu, et quelle puissance d'évocation possède le pinceau d'un artiste habile, c'est ce que comprendront aisément les lecteurs du Paris-Salon, en regardant la page animée et brillante que nous empruntons aujourd'hui à M. Priou.

Chargé de décorer le Salon d'un heureux de ce monde, qui n'aime pas les sujets moroses, et qui trouve la vie trop courte pour qu'on l'abrège encore en engendrant la mélancolie et en broyant du noir, il a eu l'idée gaie d'illustrer pour ce Mécène les *Plaisirs* que recherchent d'ordinaire ceux qui n'ont pas voué leur existence aux rigueurs de l'ascétisme et aux austérités de la pénitence. De telles œuvres, j'en conviens, ne sont pas faites pour la cellule des Chartreux — à moins que l'on ne veuille renouveler pour ces

chastes cénobites la dangereuse épreuve de la Tentation de saint Antoine, de légendaire mémoire.

Des femmes, des génies, des Amours symbolisent les plaisirs dont M. Priou nous offre ou l'image ou l'emblème. Jolis visages, luxueux habillements, provocantes attitudes, groupes harmonieux, prenant leurs ébats dans un paysage élyséen, telle est, vue d'ensemble, la composition de M. Priou, qui n'a voulu rien négliger de ce qui peut éblouir les yeux et charmer l'esprit.



LELEUX

TERRASSIERS A PARIS

Jamais peut-être M. Leleux n'a déployé plus de fougue, plus de verve, plus d'ardeur, je dirais volontiers plus d'emportement que dans cette page grouillante et animée qu'il appelle *les Terrassiers à Paris !*

Cette armée ou plutôt cette horde, soudoyée par Haussmann, et conduite par Alphand, qui manie, en guise de sabre, le pic, la pioche et la pelle, m'a toujours inspiré, sans que j'aie pu m'expliquer pourquoi, je ne sais quelle terreur vague mais réelle. Je n'ai jamais pu les voir, ces rudes abatteurs d'ouvrage, sans m'imaginer que j'avais devant moi l'avant-garde de Genséric ou d'Attila. Je sais bien que c'est grâce à eux, avec eux et par eux que nous avons pu changer l'aspect de notre vieille cité, et faire de Paris la plus belle ville du monde ; mais ils ne m'en apparaissent pas moins, à première vue, comme une véritable

bande de démolisseurs, prêts à tout mettre à feu et à sang, et à ne rien laisser debout sur leur passage. Celui qui les a vus comme moi éventrer la Butte-des-Moulins doit les croire capables de tout ... et trembler devant eux.

M. Leleux a rendu avec une grande habileté, et un sentiment pittoresque digne de tout éloge, ce travail fiévreux, emporté, violent ; cet apparent désordre, réglé pourtant ; ce va-et-vient, et ce pêle-mêle de gens et de chevaux, de travailleurs et d'oisifs — page vivante de la vie de Paris !



LOUIS PION

CONCOURS DE SCULPTURE

HALTE-LA ! semble nous dire M. LOUIS PION ; on ne passe pas devant ma porte sans entrer.

Nous entrons.

Nous sommes dans un atelier de sculpture de l'École des Beaux-Arts.

C'est le *Concours.*

Les élèves sont à l'œuvre, — sous la garde d'un surveillant qui dort, — les uns sont en manches de chemises ; les autres en habit de ville ; la plupart ont revêtu la blouse blanche, livrée du travail, qui les protège contre la poussière du plâtre. Tout cela est d'une vérité vraie et vécue, qui frappe l'observateur. Ajoutez une sincérité et une puissance d'exécution vraiment rares chez un artiste aussi jeune que M. Louis PION. Le morceau est enlevé avec une crânerie magistrale, et un sentiment pittoresque tout à fait

remarquable. La longue file des plâtres, d'après l'antique, donne à l'atelier un grand air et une allure superbe. On se croirait dans quelqu'une de ces belles salles du Vatican, où respire le génie de la Grèce, se réveillant tout à coup, après vingt siècles de sommeil.

Une impression toute particulière, que M. Pion a saisie avec une grande justesse, rendue avec une grande force, et qui donne la note dominante de son œuvre, c'est le contraste entre la blancheur morte des modèles, inanimés sur leurs socles, et la couleur et le ton de la vie des jeunes élèves groupés à leurs pieds, dans les poses diverses et les attitudes différentes du travail animé.

Nous faisons rarement des prédictions, mais nous serions bien trompés si le Jury des Récompenses n'accordait point une médaille à M. Louis Pion. Son concours le mettra hors concours.



1885

TOMBOLA ANNUELLE

DU

SALON DE PARIS

Sous le patronage d'honneur de Messieurs

A. N. BAILLY, C. ✱.	GEROME, C. ✱.
BOUGUEREAU, O. ✱	EUGÈNE GUILLAUME, C. ✱.
CABANEL, C. ✱.	ARSÈNE HOUSSAYE, O. ✱
MICHEL CHAPU, O. ✱.	PAUL MANTZ, O. ✱.

✦✦✦✦✦

AUTORISÉE par décision ministérielle et par arrêté préfectoral en date du 20 janvier 1885, la Tombola annuelle du Salon de Paris ne comprendra que des œuvres admises au Salon.

Le prix des billets de la Tombola est fixé à CENT FRANCS

LE produit de leur souscription sera intégralement consacré à l'acquisition des œuvres destinées à être réparties entre les souscripteurs par un tirage au sort, de manière à assurer les chances d'un numéro gagnant sur cinq billets souscrits.

LES billets délivrés aux souscripteurs seront personnels et porteront le nom de leurs titulaires, la liste des souscripteurs sera en outre publiée dans un annuaire spécial.

CHACUN des souscripteurs qui n'aura pas bénéficié des chances de la Tombola, recevra un album de gravures inédites dont les planches seront detruites après ce tirage spécial et limite.

LE tirage de la Tombola aura lieu dans le mois qui suivra la date de la fermeture du Salon.

Paris, le 15 Mars 1885

LE COMITÉ D'ORGANISATION

G DE DRAMARD, *Président*

TONY ROBERT-FLEURY, O. ✱ } *Vice-Presidents*
P. A. PROTAIS, O. ✱ }

A. DUMARESQ, O ✱. *Tresorier*

Comte HALLEZ D'ARROS, ✱. *Secrétaire*

DUEZ ✱.	H PILLE, ✱.
GUILLEMET, ✱.	GEORGES PETIT
HUMBERT, ✱	ROLL, ✱.
Comte LE PIC.	M DE VASSELOT.

✦✦✦✦✦

Les bulletins de souscription doivent être adressés

AU SECRÉTARIAT DE LA TOMBOLA

Palais des Champs-Élysées

Porte, I